

L'absurdité de la guerre

Bunker de Patrick Boivin, Québec, 2014, 87 min

Jean-François Hamel

Volume 32, Number 2, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71429ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hamel, J.-F. (2014). Review of [L'absurdité de la guerre / *Bunker* de Patrick Boivin, Québec, 2014, 87 min]. *Ciné-Bulles*, 32(2), 45–45.



Bunker

de Patrick Boivin

L'absurdité de la guerre

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

Le réalisateur Patrick Boivin et le scénariste Olivier Roberge ont proposé en 2011 le premier long métrage canadien sur YouTube, **Enfin l'automne**, qui racontait la quête d'amour d'un trentenaire citadin, jusqu'au moment où apparaissait une jeune femme qui pourrait bien être celle qu'il cherche. Pour leur second long, Boivin et Roberge se sont radicalement éloignés de l'univers urbain de leur premier opus, filmant deux soldats en pleine mission, aussi absurde que vague, dans le Nord québécois. Le titre, **Bunker**, identifie le lieu où les militaires Tremblay et Gagnon doivent passer toutes leurs journées, dans l'expectative d'une hypothétique attaque nucléaire bien que la Guerre froide soit terminée depuis un quart de siècle. Tremblay, un habitué de l'endroit, se soucie peu des règles, considérant ce séjour dans le bunker comme un banal congé; Gagnon, lui, suit les ordres avec beaucoup plus de rigueur.

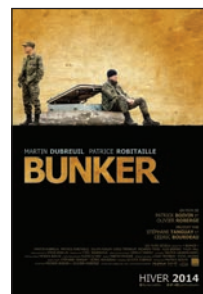
Dans l'attente de l'alarme qui les forcerait à agir, ils cherchent tant bien que mal à occuper leur quotidien. Et c'est cet état que parvient à traduire la mise en scène patiente de Boivin, qui, avec un long plan

inaugural fixe d'une route en forêt qui défile derrière, ouvre son film sur une image symbolique: un homme, debout, demeure immobile pendant de nombreuses minutes, avant de s'engouffrer dans la forêt. C'est ce que raconte le film, en montrant comment l'environnement — où se mêlent le froid, la solitude et l'incompréhension — atteint peu à peu l'équilibre mental des deux militaires, dont le passé trouble, bien que différent de chacun, est annonciateur des événements à venir. Les plans d'ensemble de vastes étendues blanches, joints aux plans d'intérieur étroits, créent une tension admirable qui prendra la forme d'un cul-de-sac. La mise en images de ce récit de l'absurde tient à cette maîtrise des contraires (dans les couleurs, les échelles de plan, les personnalités des personnages, etc.), qui génère des couches de sens aussi multiples que fascinantes.

Avec un souci de dépeindre le quotidien dans sa banalité, **Bunker** avance lentement vers ce point de non-retour, où l'apparente simplicité des actions et des dialogues fait monter la charge dramatique de cet instant tant attendu qui viendra bouleverser la supposée quiétude des protagonistes. La réussite de cette progression tout en nuances et en subtilité repose sur un refus catégorique du spectaculaire. Les actions sont réduites à l'essentiel et ne cherchent jamais à plonger le spectateur

dans un film de guerre traditionnel. Bien que s'éloignant de ces codes (ou peut-être est-ce à cause de cela), **Bunker** propose une réflexion sur les enjeux de toute guerre avec, en filigrane, le monologue empreint de souffrance de Tremblay sur son expérience du génocide rwandais. Ce qui pose la question centrale de l'obéissance: à quel moment devons-nous renoncer à suivre les ordres? L'émotion encore vive que le personnage ressent en évoquant ces souvenirs horribles d'une boucherie barbare traduit la dimension humaine de tout conflit qui, au-delà des tactiques, du patriotisme et des armistices, laisse des marques indélébiles sur les corps et dans les esprits de ceux qui en reviennent vivants.

Une fois l'alarme déclenchée, qui commande une réaction, Tremblay et Gagnon sont forcés de faire ce choix que chacun n'imaginait jamais devoir faire: suivre aveuglément les ordres ou enfreindre le règlement selon ce que dicte la conscience. **Bunker** culmine dans la neige et le froid, après que les deux hommes aient quitté leur base avant de décider d'y revenir, sur une note tragique qui expose toute l'absurdité de leur condition. Au terme de cette épopée aux confins de soi, c'est cette image qui reste: celle d'une descente dans les abîmes les plus sombres, qui conduit aux gestes les plus insensés et qui, dans une logique de guerre, trouve sa place. **B**



Québec / 2014 / 87 min

RÉAL. Patrick Boivin **SCÉN.** Olivier Roberge **IMAGE** Steve Asselin **SON** Cyril Bourseaux **MUS.** Louis Tremblay et Steve Lalonde **MONT.** Patrick Boivin **PROD.** Stéphane Tanguay et Cédric Bourdeau **INT.** Martin Dubreuil, Patrice Robitaille, Julien Poulin, Louis Tremblay, Ricardo Trogi **DIST.** Les Films Séville